

MUZILLAC... SON HISTOIRE ET SON PATRIMOINE

LE PETIT JOURNAL ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE (SUITE)

Dimanche 3 novembre 1907 par Charles GÉNIAUX



LE VILLAGE FLEURI

Leur marche amène les quatre amis devant de gentilles maisons fleuries qui forment le village. Les ruelles sont encombrées de petits garçons habillés en mitrons, en coiffeurs, en charpentiers, en jardiniers. Chacun d'eux semble très occupé et travaille. Par les fenêtres entrouvertes, les collégiens de M. Plumafeux aperçoivent ces camarades de leur âge employés à des besognes de ménage. Il en est qui cirent les parquets, qui cuisinent, qui lavent. Les plates-bandes qui garnissent les façades des gracieuses maisons sont béchées. Des fillettes disposent des tables et mettent le couvert, quelques-unes repassent le linge. Les aînés mettent leurs serviettes au coup des plus jeunes.

Je ne vois pas vos bonnes et vos domestiques, réclame Yann.

- Nous n'en avons pas. Nos parents exigent que nous rendions tous les services que nous pouvons. Cela sert d'apprentissage à nos camarades ouvriers.



Un petit jardinier du village fleuri.

Vous voyez qu'ils menuisent, qu'ils réparent nos maisons. Cependant, ne croyez pas que les ouvrages manuels nous soient pénibles. Vous voyez ces deux jeunes garçons habillés de vert ? Ce sont les fils du maire de la ville. Ils jardinent. Mieux encore, regardez cette jolie cuisinière qui surveille un poulet rôti. Sa maman est une grande dame riche.

- Nos parents ont mille fois raison de nous obliger aux travaux manuels, dit avec force Marville. Quant à moi, je sais fabriquer des chaises et tourner le bois. Notre petite Marie-Rose n'a pas sa pareille à la couture. Quels métiers apprenez-vous dans votre pays, mes chers étrangers ?

- J'apprends le latin, répond Hilaire.

- J'ai commencé le grec, fait Yann.

- Qu'est-ce que cela ? Ah ! je vois bien, vous êtes des ignorants, des sauvages ! dit Marville.

L'heure du déjeuner ayant sonné, les deux collégiens acceptent l'invitation de Marie-Rose, qui préside une table de vingt enfants. On se serre pour laisser de la place aux nouveaux venus et le repas commence par une semée de fleurs exquises à manger.

Yann a tellement faim qu'il n'ose pas demander les noms des plats dont il reprend jusqu'à cinq ou six fois, ce qui effraie un peu ses voisins babillées en capucine et belle-de-jour.

Au dessert, un garçon de douze ans sert des pêches.

Hilaire, qui garde le souvenir des fruits de Montauban, est obligé d'accorder que, jamais de sa vie, déjà longue de cent dix ans, il n'a goûté pareille gourmandise.

Trois grappes de raisins énormes et parfumées prouvent, mieux que des compliments, en quelle estime Yann tient les produits des vergers de ses nouveaux amis.

Pour aider à la digestion de ce festin, ils boivent des jus de fruits et vins légers appropriés à leur âge.

Les convives sont déjà retournés à leurs occupations, et les collégiens de M. Plumafeux dévorent encore.

Rouges, congestionnés, il peuvent à peine remuer leurs jambes raidies.

A l'oreille de Marie-Rose, Marville chuchotte :

- Que vous disais-je, petite amie ? J'avais bien lu dans mon livre des explorations que les pauvres sauvages, lorsqu'ils assistent à un dîner, ne peuvent arrêter leurs mâchoires. Ils mangent encore qu'ils sont déjà malades d'indigestion. Voyez nos étrangers : ils vont éclater !

La bouche encore pleine de pruneaux, Kerdaniel veut protester. Il ne peut qu'agiter faiblement ses bras.

- Vous n'avez donc pas à manger chaque jour ? questionna Marie-Rose.

Hilaire avale une grosse poire dont il manque de s'étouffer et peut enfin répondre :

- Si fait. Nous avons l'habitude de nos quatre repas quotidiens. Seulement, la chicorée du matin et les os sans viande de M. Plumafeux ne nous satisfont pas à l'égal de ces belles gourmandises.



Une fillette arrosait des rosiers.

- Comment donc faites-vous pour vous empêcher de dévorer toute la journée ? s'étonna Kerdaniel.

- Croyez-moi, mon cher sauvage, explique Marville, vous deviendriez aussi modéré que nous dans vos appétits, si vous viviez avec nous. Nous ne mangeons que de bonnes choses. Nous y sommes habitués. Voilà le secret de notre frugalité. Vous, au contraire, pauvres amis, vous vous jetez sur cette nourriture comme un chien à qui l'on donnerait de la viande tendre.

(à suivre)